

Chronique du domaine du Wankdorf

de 1769 à 1926

par

Johann HEBEISEN

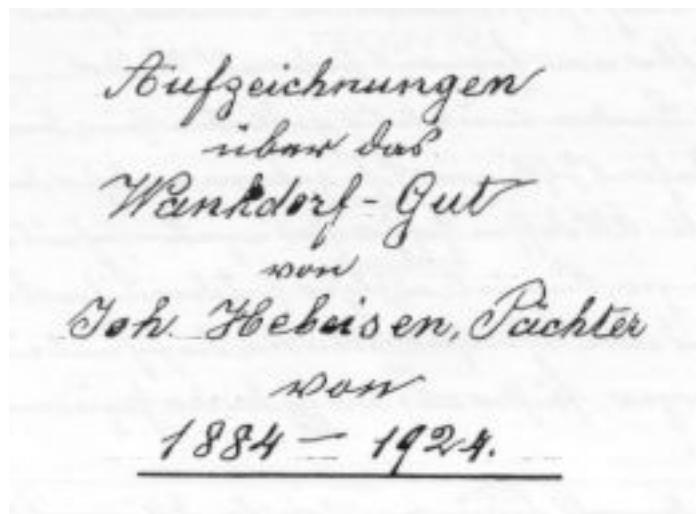
fermier de 1884 à 1924



Johann Hebeisen-Stettler
de Johannes et d'Anna, née Stauffer
7 juillet 1850 - 27 décembre 1932



Anna Hebeisen-Stettler
de Christian et d'Anna, née Stämpfli
1853 - 20 janvier 1926



Aufzeichnungen
über das
Wankdorf-Gut
von
Joh. Hebeisen, Pächter
von
1884 - 1924.

Transcrite par Hans Rudolf HEBEISEN, petit-fils de l'auteur, en 1987
Traduite de l'allemand par Daniel DUFOUR, arrière-petit-fils de l'auteur, en 2002

Le 1^{er} mars 1769, arrivent d'Eggiwil (Emmenthal, Berne) les frères Peter et Anton Stauffer qui s'installent ici comme fermiers. L'un des deux doit être resté célibataire. De l'autre naît un fils qui sera baptisé Rudolf. Ce dernier aura un frère et une sœur, Samuel, qui se consacrera au métier d'instituteur et Maria, qui épousera Niklaus Berger, fermier à Auf der Ey, près de Papiermühle.

Notre patrie vit bientôt des temps orageux. Le 5 mars 1798, les Français arrivent du Grauholz et occupent toutes les fermes alentour. La nôtre ne sera pas épargnée, car elle offre un grand espace de logement pour les hommes et les chevaux.

La maman part en Emmenthal avec les enfants, tandis que les hommes doivent rester pour prendre soin du bétail, jusqu'à ce que celui-ci soit réquisitionné par l'ennemi. Après quelques années de paix, la maison est à nouveau occupée par des soldats étrangers en 1814. Cette fois-ci, ce sont des Autrichiens en route pour la France avec leurs alliés. Bien que ceux-ci ne viennent pas en ennemis, ils ne se comportent guère mieux que les Français qui, pourtant, avaient quelques notions de propreté alors que les autres, particulièrement les Croates, n'en ont aucune idée.

Rudolf Stauffer épouse Anna Stauffer, de Grafenried près de Bümpliz, et reprend l'exploitation à son compte, tandis que son frère Samuel est nommé à un poste d'instituteur.

On cultive alors beaucoup de céréales, car la production laitière a un faible rendement. Il n'y a que quatre à cinq vaches. Le foin est vendu en automne à un paysan de montagne. Selon le bail, il n'est pas autorisé de tenir des chevaux, car le propriétaire craint que le fumier ne soit soustrait à l'exploitation. Plus tard, deux chevaux seront finalement autorisés. Nos grands-parents ont vécu des temps difficiles. Parce qu'ils n'avaient pas à disposition les machines que nous avons aujourd'hui, à l'exemple de la charrue Brabant ou du cultivateur, ils doivent vivre de leur culture de céréales très au-dessous du minimum⁽¹⁾. L'année 1845 apporte encore la maladie aux pommes de terre et en cet été mouillé, le blé ne pousse pas. Ce sont vraiment des temps difficiles: Les pommes de terre pourrissent, les céréales tournent mal et en plus il n'y a aucun fruit.

Ma mère Anna est née ici en 1826. Elle est baptisée le 17 décembre au Münster de Berne. Plus tard, elle a une sœur prénommée Maria. En 1850, Anna épouse Johannes Hebeisen, fils de Johann Ludwig, né le 16 mai 1821 à Langnau (Emmenthal)⁽²⁾. Les parents de Johannes avaient déménagé de Langnau au Spiegel am Gurten où ils avaient repris une exploitation agricole comme fermiers. La mère de Johannes s'appelle Elisabeth Gfeller, fille de Bendicht, de Brunnenbach près de Langnau.

Mon père doit participer activement à l'exploitation, particulièrement à cause des rhumatismes du grand-père Rudolf qui l'empêchent souvent de collaborer aux travaux de la ferme.

En 1855 commence la construction de la ligne de chemin de fer Berne-Olten qui partage la propriété du Wankdorf en deux surfaces presque égales, ce qui rend l'exploitation plus difficile. À titre de compensation, un pont de bois franchissant le chemin de fer est construit en face de la maison. Pour diminuer le désagrément, la direction de l'Hôpital⁽³⁾, après des interventions répétées de mon père, accepte de le laisser construire une route d'accès en 1858. C'est l'époque où les salaires des domestiques commencent à grimper et chargent considérablement l'exploitation. Il faut pourtant jusqu'à huit personnes pour le déchargement du foin lorsque le stock a atteint une certaine hauteur, ce qui arrive bientôt, car la petite quantité de bétail pâture peu. Mon père a charrié les pierres pour la route d'accès sans aide extérieure depuis la carrière d'Ostermundigen. Il a fallu utiliser trois chevaux.

Mon père disait depuis longtemps qu'un changement dans le mode d'exploitation devait être introduit. Grâce aux nouvelles facilités de déplacements, beaucoup de choses ont en effet changé.

Année après année, le prix des céréales baisse alors que, grâce à la bonne vente du fromage, le prix du lait commence à augmenter. C'est ainsi que le grand-père Rudolf se décide, en automne 1858, à racheter du bétail et à produire lui-même le foin. Le prix de l'unité de lait de 1,5 litre était alors de 13 centimes. Il doit emprunter de l'argent, qu'il obtient de son frère Samuel, instituteur à la Matte, à Berne. Le fermage de l'exploitation se monte à 2'753,62 francs par année entre 1853 et 1855. À cause de l'augmentation des difficultés d'exploitation entraînées par la construction du chemin de fer, il est réduit à 2'500 francs. Mais dès que la route d'accès est construite, il repasse à 2'600 en 1858 et à 2'680 entre 1859 et 1864.

Puisque mon grand-père, handicapé par la paralysie et la vieillesse, ne peut plus depuis longtemps diriger l'exploitation, il décide, en automne 1864, de remettre l'affermage à mon père. La famille compte alors quatre garçons et deux filles : le soussigné, Johann, né en 1850, mes frères Friedrich (Fritz), né en 1851, Gottlieb, né en 1856, Rudolf, né en 1858, et mes sœurs Anna, née en 1860, et Elisabeth, née en 1864. Suivent en 1868 Marie et Rosina. La première des deux meurt en 1873 d'une péritonite. Mon père reprend l'inventaire, le chédail et le bétail, comprenant 2 chevaux et 12 vaches, pour la somme de 9'000 francs. Les chevaux sont comptés à 600 francs pièce, les vaches à 300 francs. Le chédail est compté à 1'050 francs. Parce que du foin et des céréales doivent être repris, le total se monte à 9'000 francs. En contrepartie, mon père doit s'engager à prendre soin des grands-parents et de la tante Maria jusqu'à leur mort, ce qui pour le bon grand-père ne vaut pas bien longtemps puisqu'il s'en va en paix au printemps 1865. Pendant près de 15 ans il a dû marcher avec deux cannes, mais il a apporté son aide partout où il le pouvait.

Cette même année est construite une chambre supplémentaire dans la maison, à la place des écuries où le vacher conduisait son bétail, pour permettre l'accueil d'un locataire au Stöckli et réduire ainsi la pression du fermage qui se monte maintenant à 3'000 francs.

En travaillant dur, nos parents ont réussi à amortir complètement la dette. Mon père reprend en 1866 avec son voisin Gerber, exploitant de la ferme de l'Ey, le transport de bois bourgeoisial du 3^{ème} district de la ville de Berne. Cette activité complémentaire permet alors d'améliorer l'économie de l'exploitation.

Comme je souhaite apprendre le français, mes parents m'autorisent à chercher une place en Suisse Romande. J'ai trouvé à Granges-Marnand, dans la vallée de la Broye, une excellente place où j'ai été bien formé. Je n'y suis cependant resté qu'à peine 10 mois car, entre temps, mon père a repris le transport de bois à son seul compte et il a besoin de moi à la maison, où je reprends le poste de trayeur, alors que mon frère Fritz fait le charretier. Quatre chevaux sont alors en permanence sur la route, souvent jusqu'à six ou huit. Chaque année, jusqu'à 3'000 stères de bois sont transportés.

À la demande de l'Économe de l'Hôpital d'alors, Monsieur Bondeli, mon père reprend en 1869 la livraison de lait à l'Hôpital des Bourgeois, mandat détenu jusqu'alors par le fermier Berger de l'exploitation de l'Ey. La livraison n'est effectuée qu'une fois par jour, en été le matin à 5 heures et l'hiver avant 7 heures du soir. Le prix payé est alors de 14 centimes par litre. Pour couvrir les besoins, nous devons encore acheter du lait, notre production propre ne suffisant pas. Grâce à l'affermage de champs bourgeoisiaux, nous pouvons, avec le temps, avoir de plus en plus de vaches, si bien que l'achat de lait complémentaire peut cesser.

Comme nous avons un excédent de lait en été, et que les quantités le permettent, notre père, pour obtenir une participation dans la fromagerie d'Ittingen, achète à Peter

Kirchofer un domaine à Kappelisacker, commune de Bolligen, pour la somme de 36'000 francs. Grâce à cela, une régulation peut être faite en utilisant le lait excédentaire d'été à la fromagerie.

Peu après la reprise de ce domaine de Kappelisacker, au printemps 1874, notre grand-maman meurt, ici au Wankdorf, en plein travail. Jusqu'à sa mort, elle n'aura connu rien d'autre que le travail du matin au soir et le souci du bien-être des siens. Elle a atteint l'âge de 74 ans sans jamais avoir été sérieusement malade.

Parce que le pont de bois par dessus le chemin de fer est en mauvais état, la compagnie de chemin de fer fait à la Direction de l'Hôpital la proposition d'éloigner ce pont et de construire un passage à niveau à la place, ce que la Direction, en dépit de l'opposition de mon père, accepte. En compensation, le fermage est réduit de 100 francs par année, ce qui le porte jusqu'en 1873 à 2'900 par an. Ensuite, il est augmenté à 3'200, sans compter les champs.

En 1876, mon père reprend de Niklaus Berger l'exploitation et le fermage du domaine de l'Ey. Mon frère Fritz épouse alors Elise Aebi, de Herrenschwanden, et tous deux reprennent le domaine de l'Ey à leur propre compte.

Lorsque la place d'exercices militaires du Beundenfeld est abandonnée, mon père reprend le fermage des pâturages avec Friederich Böhlen de Berne et Christoph Schmoker des hauts du Wankdorf. À cette époque, nous avons 28 à 30 vaches ici à l'écurie. Lorsqu'en 1877, un Rudolf Wiedmer se déclare intéressé à racheter le domaine de Kappelisacker, et que simultanément Bendicht Baumgartner de Moosseedorf met en vente le domaine voisin, mon père vend le premier à Wiedmer et achète l'autre, qui est une fois et demie plus grand, pour la somme de 75'000 francs. Comme il ne lui est plus possible d'exploiter simultanément les deux domaines, mon père me transmet, après mon mariage célébré le 4 août 1877, le domaine de Kappelisacker, rétroactivement au 1^{er} mars 1877, pour un fermage de 2'800 francs par année. Le lait est alors payé 16 centimes par litre à la laiterie. Le domaine comprend environ 13 hectares de terres et 2 hectares de forêt⁽⁴⁾. Malgré la plus grande surface de ce domaine par rapport à l'autre, nous ne pouvons pas tenir plus de bétail. La première année, je n'arrive à tenir que 9 vaches, et encore parce que je peux faire les foins sur la place d'exercices militaires, là où les vaches ne broutent pas. En fauchant ces prés, on doit prendre la mauvaise herbe avec, sinon on perd la moitié de la récolte. Les champs sont ensemencés en *Rystgras*, ce qui exige beaucoup de travail et de peine pour enlever cette mauvaise herbe. Pourtant mon travail a du succès puisque je peux bientôt tenir 12 vaches. Le 8 février 1878, ma chère épouse Anna, née Stettler, fille de Christian et d'Anna Stämpfli, de Flugbrunnen, met au monde un solide garçon que nous appelons Fritz, du prénom de son oncle, mon frère du domaine de l'Ey.

D'autres de nos enfants sont nés à Kappelisacker: Karl en 1879 et Johannes en 1880.

Ces années-là, l'agriculture sombre dans une crise générale. Le prix du fromage s'effondre semaine après semaine, le prix du lait tombe de 16 à 11 centimes par litre. Les céréales sont presque invendables et si l'on n'achète pas du fourrage en contrepartie, il faut les céder à 6 centimes par livre. Parce que j'ai toujours de la marchandise bien triée, j'en obtiens 7 centimes par livre. À cette époque, mon frère Gottlieb reprend à son compte la livraison de lait à l'Hôpital des Bourgeois et à une clientèle additionnelle. Comme il souhaite se marier, il cherche à louer un domaine et à se débarrasser de son affaire de lait. La mère de mes enfants souffre souvent de violentes douleurs abdominales (coliques biliaires) et je suis complètement dépendant de l'aide extérieure.

Tout cela m'engage à faire à mon frère la proposition d'échanger nos exploitations: il me remplacerait à Kappelisacker et je reprendrais l'affaire de lait. Nous nous sommes mis d'accord dans ce sens: Il m'achète le bétail et le chédail, nous déménageons au Stöckli,

dans l'enceinte du Wankdorf, et nous gérons le commerce de lait. C'était en mars 1882. Dans le courant de l'été, le bétail de mon père est atteint par une épidémie de fièvre aphteuse qui frappe si durement que la plupart des vaches n'ont plus de lait. Il en résulte, durant l'hiver 1882-1883, une pénurie telle que les laitiers doivent souvent se déplacer la nuit, pendant des heures, pour collecter quelques litres et satisfaire leurs clients. Comme je croyais encore en automne que les vaches prêtes à vêler donneraient tout de même un peu de lait, je n'en achetai que peu et fus très déçu, car beaucoup d'entre elles ne donnèrent pas de lait du tout ou à peine 1 à 3 litres. Je fus alors forcé, pour remplir mes engagements envers l'Hôpital et le reste de la clientèle, d'aller tous les deux jours à 3 heures du matin à la fromagerie de Dentenberg chercher 50 à 100 litres. Je devais le faire avant 5 heures du matin pour que les fournisseurs habituels de la fromagerie ne remarquent rien. Je payais 15 centimes par kilo et obtenais 16,2 centimes par litre de l'Hôpital. Quand on sait qu'il faut 103 kilos pour faire 100 litres, on peut mesurer ce qui restait comme bénéfice.

En 1883, mon frère Rudolf épouse ma belle-soeur Anna Elisabeth Stettler, de Flugbrunnen. Comme notre père, pour des raisons d'âge, ne peut plus exploiter le grand domaine correctement - il y a alors 27 hectares⁽⁵⁾ en plus du pâturage du Beundenfeld et celui du Zehnstscheune, qui plus tard brûla - il se décide à en remettre une partie à mon frère Rudolf et à moi-même. Il conserve pour lui la prairie du Beundenfeld et 3 hectares de terrain, les parcelles 51 et 52, pour faire du foin lui-même. Il met en location le terrain du Zehnstscheune, mais n'en retire que des ennuis et de la colère. Il conserve aussi pour lui 12 vaches et 13 veaux, en plus de 4 chevaux, et nous vend tout le chédail pour un montant de 13'800 francs à 4% d'intérêts.

Nous déménageons alors en face, dans la maison principale, et laissons la place au Stöckli pour nos parents, ma soeur Rosina et ma tante Maria. Nous nous partageons ainsi le travail: Rudolf reprend les transports et moi l'exploitation agricole et le commerce de lait.

En 1885, nous avons le grand chagrin de perdre notre fils Karl qui meurt à la suite d'une opération à l'Hôpital de l'Ile. Mais d'autres enfants sont nés entre temps: en 1883 une fille, Anna, et en 1884 un fils, Ernst.

Au printemps 1887, je dissous le partenariat avec mon frère. Il reprend le transport de bois et moi l'exploitation agricole. Nous avons alors trois entreprises différentes au Wankdorf.

En 1886, nous avons à nouveau un décès: notre fille Marie, née en 1885, meurt du croup. Comme consolation, naîtront à la Pentecôte 1886 une fille, Emma, puis en 1887 une autre fille, Marie, enfin en 1888 un garçon, Karl.

Comme en 1891 mon frère Gottlieb de Kappelisacker reprend un autre domaine, et que personne n'est en mesure d'exploiter le nôtre, mon père décide de déménager là-bas et d'en reprendre lui-même l'exploitation. Nous nous répartissons désormais les tâches ainsi: mon frère reprend l'exploitation des pâturages et moi les transports qui, entre temps, ont été mis à mon nom. J'avais déjà remis le commerce de lait et cédé la clientèle à un cousin.

Le 15 février 1891 naît un garçon, Gottfried, suivi en 1892 par un autre, Robert.

C'est une période où la paysannerie subit des blessures profondes. Les prix de tous les produits s'établissent à un niveau où le paysan, malgré un dur travail, n'y trouve plus son compte, ce qui l'engage à tourner le dos à l'agriculture. Mon père se décide alors à vendre son domaine car, à son âge, il ne peut plus surmonter la situation économique. Il vend sa ferme de Kappelisacker à Gottfried Wyss, de Niederwil près de Walkringen, pour le prix de 70'000 francs. Il obtient 4'000 francs d'une autre parcelle à Papiermühle, là où

est établie maintenant l'entreprise Thalheim. Tout le travail et la peine endurés là-bas furent inutiles, puisqu'il n'a même pas récupéré le prix d'achat.

Les parents reviennent alors ici au Stöckli, mais mon père ne peut pas profiter bien longtemps de la tranquillité largement méritée: il meurt le 14 janvier 1894. Avec lui, nous quitte un homme qui n'a connu dans sa vie que le travail du matin au soir, même s'il savait que la prospérité doit être abandonnée derrière soi un jour ou l'autre.

1893 est une nouvelle année de soucis pour la paysannerie. Fin mars, le sol est encore complètement gelé, la neige fond tout d'un coup et l'eau ne peut pas infiltrer la terre. De gros lacs se forment dans les champs qui seront asséchés plus tard avec l'apparition du vent. Pendant tout le printemps et jusqu'à loin en été souffle une bise violente qui gêne la croissance de l'herbe. Au lieu de commencer à ensemercer fin avril ou début mai, comme d'habitude, nous devons maintenir le bétail à l'écurie et le nourrir au foin. Nous n'avons pas besoin de main-d'oeuvre supplémentaire pour les foins. Là où le bétail ne peut pas aller, nos trois ou quatre domestiques triment du matin à midi pour rassembler trois à quatre cents kilos de foin. En cette période, on trouve à Berne de la très bonne viande de boeuf pour 30 centimes la livre. Des maquignons allemands viennent en Suisse et achètent aux paysans de belles vaches d'élevage à des prix ridicules. À cause de la pénurie de fourrage, je dois aussi me séparer de deux de mes meilleures vaches.

En raison du faible niveau des prix des céréales, particulièrement des céréales panifiables, beaucoup d'agriculteurs ne cultivent que du seigle et de l'avoine ce qui, cette année-là, leur sera fatal; l'avoine verse complètement au début de l'année, après la germination. En juin, durant la floraison, le seigle gèle. Parce qu'à cette époque j'ai un tout petit troupeau, je suis forcé, pour améliorer mon revenu, de cultiver du blé. Cette culture fait une fois de plus ses preuves. Bien qu'elle souffre également de la sécheresse, elle produit une quantité raisonnable de grain et de paille, ce qui nous autorise à considérer à nouveau le futur avec courage. En juillet, il pleut ça et là, après 3 mois sans réelles précipitations, ce qui nous permet de faire un peu de regains. Le rendement des pommes de terre est lui aussi convenable et nous permet d'aller vers l'hiver avec un peu moins d'inquiétude. Avec le peu de foin, de paille, de pommes de terre et de céréales, on arrive à faire passer l'hiver au bétail et à le maintenir en bon état d'alimentation.

L'été 1894 est le contraire du précédent. Nous avons une quantité de fourrage et pourtant, en raison du temps instable, nous n'arrivons pas à le rentrer sec. Même les céréales sont presque invendables à cause de leur taux d'humidité. Dans ces conditions, le paysan se voit forcé de simplifier son exploitation et de remplacer le travail manuel onéreux par des machines. On trouve déjà des machines de fenaison très performantes, aussi me décidai-je, en été 1897, à acquérir une faucheuse qui a largement fait ses preuves depuis. L'année suivante, elle est suivie par une andaineuse, car le peu de mains disponibles ne viennent pas à bout des opérations de retournement du foin.

Comme les enfants des deux familles grandissent et que la pénurie de logement commence à se faire sentir, la décision est prise d'acheter au nom de ma mère une maison au lieu-dit Pulferstutz, près de Papiermühle. Celle-ci appartenait à un Gottlieb Blank qui venait d'acheter une plus grande ferme dans le canton de Thurgovie. Mon frère Rudolf y emménage au printemps 1898, là où, en 1902, il sera victime d'une attaque cérébrale.

En 1899, l'Ange de la Mort fait à nouveau une halte chez nous: notre garçon Gottfried nous est enlevé par la diphtérie.

Avec le siècle nouveau, une amélioration de la situation économique apparaît pour l'agriculture. Les produits laitiers, principalement, connaissent une meilleure vente. Des coopératives laitières sont créées, sous le slogan «l'union fait la force», et ces institutions ont fait leurs preuves jusqu'à aujourd'hui. Le paysan réalise de plus en plus que son futur

réside dans la coopération. De même, les opinions ont changé quant à la fréquentation des écoles d'agriculture. Tandis que beaucoup pensaient jusqu'à maintenant qu'il suffisait que leurs fils travaillent dur du matin au soir, sans acquérir des connaissances supplémentaires, puisque eux-mêmes s'en étaient tirés comme cela, il s'en trouvaient pourtant ça et là quelques uns qui pensaient que cela ne pourrait pas faire de mal s'ils envoyaient leurs fils, en hiver, alors que le travail ne presse pas, dans l'une ou l'autre des écoles d'agriculture récemment créées. Il se vérifia que le besoin était de plus en plus réel, puisque aujourd'hui trois institutions de ce genre existent dans le canton de Berne et qu'une quatrième est en construction.

Le 13 décembre 1903 s'éteint ici au Stöckli notre chère maman, dans sa 77^{ème} année. Sa raison d'être fut de témoigner amour et fidélité jusqu'à la mort.

Le décès de notre chère soeur Rosina en mai de la même année l'a finalement réunie à sa chère Roseli⁽⁶⁾, dont elle avait la nostalgie. Elle meurt à la suite d'une opération qu'elle subit à l'Hôpital de l'Ile.

Mon fils Fritz épouse en 1904 Marie Stämpfli, de Habstetten, que la mort emporte déjà en 1907. En 1909, il se remarie avec Lina Hossmann, de Muri.

Comme l'affaire de transports n'a plus l'intérêt économique voulu, je la remets pour me consacrer exclusivement à l'agriculture dont le rendement s'élève progressivement, particulièrement grâce à l'augmentation du prix du lait qui, à la fin de 1910, atteint 20 centimes par litre.

Le terrain dont je suis locataire représente maintenant 27 hectares, ce qui me permet de tenir 28 vaches, en plus des veaux et génisses correspondants. Je reçois l'aide inestimable des enfants adultes, car les salaires des domestiques ne me mangent désormais pas tout, et ce qui est encore plus inestimable, leur travail consciencieux.

En 1911, on construit la ligne de chemin de fer Berne-Thoune, et le domaine du Wankdorf est à nouveau découpé. La ferme est située désormais entre deux lignes de chemin de fer. Cela entraîne un gros détour, particulièrement lors de la mise du bétail au pâturage. De plus, l'exploitation perd encore plus d'un hectare de terrain, vendu pour la construction des abattoirs.

Tout cela m'engage à postuler, en automne 1911, auprès de Monsieur von Müller qui lance un appel d'offres pour l'affermage de son domaine de Hofwil. Rudolf von Steiger, un ami de longue date, m'encourage plus particulièrement à faire ce pas. Celui-ci a été longtemps chef d'exploitation auprès de Monsieur von Müller et connaît bien la situation. J'hésite pourtant pas mal de temps à faire un pas si lourd de conséquences, parce qu'il y a beaucoup de difficultés à surmonter. Monsieur von Müller m'encourage cependant à négocier avec lui, même s'il y a beaucoup d'autres candidats aussi travailleurs.

C'est tout d'abord la question financière qui nous préoccupe. Nous nous mettons d'accord pour reprendre la ferme de Hofwil ensemble avec mon fils Fritz qui s'est installé comme fermier à Bolligen. Pour le domaine du Wankdorf, mon beau-frère J. Keller pourrait entrer en considération, puisqu'il cherche depuis longtemps un domaine plus grand que son exploitation du «Lochi».

Puis, parce que nos cinq fils ont décidé de se consacrer pleinement à l'agriculture et de devenir indépendants à terme, nous nous sommes demandés s'il était raisonnable d'abandonner la ferme du Wankdorf, sachant à quel point il serait difficile plus tard de trouver une telle exploitation à louer. N'était-il pas faisable de conserver également le Wankdorf et d'exploiter les deux domaines? Mais pour cela il nous fallait une grosse somme d'argent. Durant ces tergiversations, je partageai cette opportunité avec une

relation d'affaires, Monsieur Fritz Pulfer, de Berne, qui fut assez aimable de nous fournir la garantie qu'il nous soutiendrait financièrement dans cette entreprise.

Nous pouvons donc, en octobre 1911, accepter l'invitation de Monsieur von Müller à procéder à la conclusion du contrat d'affermage. Le contrat était à mon nom, avec début de la prise en charge des profits et pertes au 1^{er} mars 1912.

Le domaine a une surface de 58 hectares⁽⁷⁾. Le fermage se monte à 2'800 francs pour 13 hectares au lieu-dit Moos et à 220 francs par hectare pour les autres surfaces, ce qui donne un fermage annuel total de 12'700 francs.

Nous n'avons pas d'impôts ni de taxes à acquitter. En contrepartie, nous devons nous engager à entretenir les chemins qui parcourent le domaine, le gravier nous étant fourni et livré par le propriétaire. Nous devons également transporter gratuitement le bois de feu de la famille von Müller depuis leurs forêts, en échange de quoi nous recevons 24 stères⁽⁸⁾ de bois de sapin.

Nous devons, en outre, livrer aux membres de la famille von Müller le lait au prix payé par la fromagerie. Mais nous pouvons néanmoins adhérer à la coopérative fromagère de plein droit. Le prix du lait se monte alors à 20 centimes et demi par litre, le petit-lait étant restitué au fournisseur.

La date de paiement du fermage est fixée au 1^{er} mars. Mon fils Fritz entre dans l'entreprise comme associé. Le cautionnement nous est fourni par Monsieur Gottlieb Bigler, d'Allmendingen, et par mon frère Fritz Hebeisen, fermier à l'Ey, près de Papiermühle.

Monsieur von Müller nous avertit qu'il envisage, dans le courant du mois de février 1912, de mettre en vente tout le bétail et le chédail qui lui appartiennent encore. Comme il nous manque encore pas mal de choses pour reprendre une si grande exploitation, particulièrement du bétail, il nous faut trouver de l'argent. C'est là que j'ai rappelé à Monsieur Pulfer la promesse faite un jour, lorsqu'il m'avait demandé «de combien avez-vous besoin?». Je lui avais articulé la somme de 20'000 francs et il m'avait rétorqué que je n'avais qu'à lui dire pour quelle date il me fallait cet argent.

Arrive la vente aux enchères qui est organisée les 17 et 18 février 1912. Arrivent d'abord les chars et les machines de culture dont nous acquérons une grande partie. Le deuxième jour le troupeau, près de 80 têtes de bétail, pour lequel nombre d'amateurs de près ou de loin se présentent, si bien que des prix relativement élevés sont atteints, de 1'000 à 1'100 francs par bête.

Nous avons acheté 13 têtes de bétail et un cheval à 1'100 francs. Et aussi le stock de céréales, environ 4'800 kilos de blé à 18 centimes et 6'000 kilos d'avoine à 20 centimes. Une quantité de matériel, comme un moteur, un pressoir à pommes, des tonneaux, de l'outillage, est estimé et nous est remis contre un loyer annuel.

Le 29 février 1912, nous sommes en mesure de payer tout le bétail et chédail acquis, ce qui représente une somme de 17'000 francs. Dès ce jour, nous avons une dette de 20'000 francs envers Monsieur Pulfer, à un taux d'intérêts annuel de 5%.

Arrive le 1^{er} mars. Dans la matinée, Fritz arrive de Bolligen au Wankdorf avec son troupeau qui peut s'ébattre avec le nôtre sur le pré. L'après-midi, c'est le départ avec environ 45 têtes de bétail et l'arrivée à Hofwil sans encombre, sous les yeux de tous les membres de la famille du propriétaire von Müller. Nous nous étions arrangés pour que mon fils Ernst et sa soeur Emma exploitent provisoirement le domaine du Wankdorf en mon nom.

Nous avons réduit l'exploitation, par exemple en remettant la parcelle N° 46 à mon frère Fritz, la 44 à Fritz Grimm et la 33 à Ernst Aebi, d'Auf der Ey. J'ai aussi abandonné dès fin 1911 l'achat de fumier de cheval à la Remonte fédérale et l'affermage des prairies de la place d'exercices militaires, ce qui a simplifié l'exploitation.

À part cela, il y a suffisamment de travail et de soucis qui nous attendent. La première paie du lait n'est effectuée qu'en septembre à Münchenbuchsee. Jusque là, les dépenses doivent être couvertes autrement. C'est l'élevage de porcs qui vient compenser le manque à gagner. Au printemps, nous achetons beaucoup de porcs de 80 à 100 kilos qui grâce à l'alimentation au petit-lait peuvent être vendus en été, ce qui permet de couvrir les dépenses.

Nous achetons plusieurs vaches à Gottlieb Ammon de Moosseedorf, mais l'argent nous manque pour lui payer le tout immédiatement. Ce n'est qu'au début de l'année suivante que nous pouvons liquider notre dette. En remerciements, il nous fait cadeau des intérêts.

Grâce à l'aide de Dieu et de bons amis, il nous est possible de regarder l'avenir avec confiance et, le 1er mars 1913, de payer le fermage, et les intérêts à Monsieur Pulfer. L'automne 1912 nous amène encore une mauvaise surprise: le prix du lait baisse de 4 centimes et demi par litre. C'est un coup dur, mais il s'agit de ne pas perdre courage.

Puis nous obtenons l'un après l'autre un grand nombre de veaux dont nous décidons d'en élever une partie, jusqu'à 13 têtes avec le temps. Cela s'est révélé payant parce que jusqu'à maintenant, lorsque nous achetions une vache, il fallait mettre beaucoup d'argent et que, les veaux grandissant, il nous restait quelque chose que l'on pouvait utiliser à amortir progressivement nos dettes.

L'arrivée de la guerre mondiale, en août 1914, est particulièrement difficile pour nous. Mes frères Fritz, Karl et Robert sont mobilisés à la frontière. Hans s'était établi en 1913 à Urtenen, sur le domaine de son beau-père. Je me retrouve seul au milieu des moissons. Par chance, nous avons à Hofwil 3 trayeurs libérés du service militaire; au Wankdorf, par contre, nous avons deux frères dont l'un doit entrer à l'armée et l'autre retourner chez lui à Hühnerbühl pour s'occuper de l'exploitation, parce qu'il y a personne là-bas pour le faire.

À cette époque, mon fils Ernst est souffrant et dispensé du service militaire. Le médecin lui interdit tout effort physique. Comme il n'y a plus personne au Wankdorf pour traire, nous nous arrangeons pour que Ernst vienne à Hofwil s'occuper de l'exploitation et que je retourne au Wankdorf pour m'occuper des 21 vaches qui y sont alors.

Maman⁽⁹⁾ était déjà revenue au Wankdorf en 1913, parce que ma fille Emma s'était mariée et s'était installée chez son mari Adolf Reber à Bolligen. Dieu merci, notre bonne santé nous permet d'assumer les lourdes tâches. Avec l'aide de notre beau-fils Ernst Schwarz, qui abandonne un temps sa propre affaire, nous réussissons à rentrer les moissons, alors qu'il ne nous reste plus qu'un cheval, l'autre ayant été réquisitionné. Les vaches ont aussi dû s'y mettre, ce qui au début n'est pas une mince affaire. Il y a pourtant assez de chevaux sur le domaine: les 80 chevaux de la compagnie d'aérostiers militaires. Les ordres prétendus «avisés» de l'officier responsable interdisent d'utiliser un quelconque cheval pour les moissons, alors qu'ils passent leurs journées à attendre et à ronger leurs mangeoires d'ennui. Les céréales pouvaient bien rester au sol, pourvu qu'il puisse faire sentir son pouvoir aux paysans. Heureusement qu'il y avait dans l'armée suisse des officiers un peu plus intelligents qui savaient que les hommes et le bétail sont placés en première ligne pour assurer l'alimentation de l'armée, et qu'ils dépendent du produit des champs. C'est pourquoi, mes entretiens avec cet officier n'apportant aucun résultat, je me tourne vers le capitaine de cavalerie Richard von Müller, adjudant au

bureau de l'état-major général, pour lui exprimer nos besoins. Le lendemain déjà, nous obtenons 2 chevaux de l'armée.

Ernst a aussi une lourde tâche à accomplir à Hofwil : d'abord rentrer les moissons. De plus, il abrite en permanence des cantonnements de soldats et il est à tout moment dérangé pour donner son avis sur l'une ou l'autre question. Grâce au beau temps, la récolte peut être rentrée sèche et l'on peut commencer la préparation des champs pour les semences d'hiver. Une obligation de cultiver des céréales panifiables, en rapport avec la taille des exploitations, est décrétée. Cela touche 17 hectares du Hofwil et 6 hectares du Wankdorf. Nous supportons tant bien que mal ce règlement, malgré le fait qu'en automne 1915 trois chevaux de valeur meurent d'anémie, à force d'aller et venir au service de frontière, où les chevaux ne peuvent pas être nourris correctement, et de revenir à la maison, où ils n'ont pas le temps de se reposer avant d'être remis devant la charrue.

Malgré cela, nous avons toujours remercié Dieu de nous avoir tenu à l'écart de cette horrible guerre.

Les années 1917 et 1918, particulièrement la dernière, nous apportent de bonnes récoltes si bien que le grand travail fourni, grâce aussi à de bons prix à la production, est récompensé. C'est avec une grande satisfaction que nous pouvons rembourser l'argent prêté par Monsieur Pulfer.

Au printemps 1917, je remets l'exploitation du domaine du Wankdorf à mon fils Karl, qui a épousé Lina Matter, de Rös wil. Mon fils Ernst se marie de son côté avec Rosalie Strahm, de Grosshöchstetten, et s'installe là-bas.

En 1918, notre fille Marie épouse Eduard Oppliger, de Mont-Soleil, et déménage avec son époux au Peuchapatte, dans les Franches-Montagnes, sur un petit domaine fermier. L'année suivante, notre plus jeune fils Robert épouse Marie Scheidegger, de Münchenbuchsee. Vient le temps où l'on se sent fatigué et où les vieux disent «transmets ta maison». Alors qu'une belle-fille s'installe au Wankdorf et qu'un échange s'organise au Hofwil, nous nous décidons à laisser le domaine du Hofwil à nos fils Fritz et Robert et à nous retirer ici au Stöckli, ce qui plaît particulièrement à Maman, après toutes ces années souvent agitées et pleines de soucis.

Lorsque nous jetons un regard ensemble sur notre chemin de vie, nous devons reconnaître que Dieu nous a admirablement guidés, nous L'en louons et chantons Sa gloire pour l'éternité!

Alors que nous nous inquiétons souvent de savoir ce qu'allaient devenir nos huit enfants, nous constatons aujourd'hui avec satisfaction que chacun d'entre eux a de quoi vivre modestement; même notre fils Hans qui a épousé en 1910 Elise Aeberhardt, de Urtenen, et s'est installé là-bas auprès de sa belle-mère, a assez pour son avenir et celui de sa famille.

Ainsi, nous vivons ici au Stöckli, où mes parents et mes grands-parents sont décédés, et nous avons, grâce à Dieu, une fin de vie en bonne partie paisible. La Maman ne peut pas vivre sans travailler, nous nous sommes donc réservé un morceau de terrain pour cultiver des légumes. Cela a toujours été son occupation favorite, si bien qu'elle va encore au marché avec ses produits et ramène quelques sous pour le financement de notre ménage et le soutien de notre pauvre belle-soeur Anna Elisabeth qui est paralysée depuis longtemps et qui ne peut plus sortir.

Jusque là, la Maman a été généralement en bonne santé, même si par le passé elle a souvent souffert de calculs biliaires, jusqu'à devoir subir deux fois des opérations qu'elle a bien supportées.

En février 1925, elle commence à se plaindre d'ennuis d'estomac, mais ne veut pas entendre parler de médecin, pensant à tort que la douleur s'en irait d'elle-même. Elle se plaint souvent de fatigue et son appétit diminue régulièrement. Puis elle se décide enfin à consulter un médecin qui qualifie son état de sérieux. Je propose alors que l'on prenne des vacances et que l'on se détende un peu. Je m'étais déjà rendu à deux reprises à Moosbach, en Emmenthal, parce que je souffrais de rhumatismes et que l'on y est bien soigné. Nous y allons ensemble le 3 juillet 1925, mais malgré les bons soins, son état empire tellement que le 17 juillet, elle revient à la maison plus malade que jamais. Depuis là, son appétit diminue de plus en plus. Nous consultons plusieurs médecins l'un après l'autre. Tous diagnostiquent une tumeur dans la région de l'estomac, qui pourrait être opérée, ce qui à cet âge présente un risque certain qu'elle ne veut pas prendre et que nous ne voulons pas lui faire courir.

Commencent alors des jours difficiles pour la malheureuse. Comme l'estomac est plein de mucus, le médecin lui fait subir plusieurs lavages et elle a en permanence des envies de vomir, jour et nuit. Comme je ne suis pas très versé dans les arts du ménage, Anna nous envoie sa soeur Gertrud pour nous aider, ce que nous acceptons avec reconnaissance. Jusqu'alors nous n'avions pas besoin de la veiller: lorsqu'elle avait besoin de quelque chose, elle m'appelait. Mais nous voyons venir le temps où quelqu'un devra l'assister aussi pendant la nuit. Notre belle-fille Rosalie, de Grosshöchstetten, vient un jour en visite et nous dit qu'il y a peut-être une infirmière disponible dans son voisinage. Elle offre de se mettre à chercher, ce que nous acceptons. Ses efforts sont récompensés puisque le 15 septembre, Martha Wälti, de Schiffmatt près Biglen, arrive chez nous comme infirmière. Malgré tous les soins, le mal s'accroît de jour en jour et nous devons nous attendre au pire. Elle n'avale bientôt plus rien, à part quelques cuillerées de café au lait, elle ne dort plus de la nuit, si bien que quelqu'un doit rester en permanence auprès d'elle. Elle nous demande souvent de prier Dieu qu'Il la libère bientôt de ses souffrances. Elle est prête à mourir, ce pourquoi nous devons beaucoup à Monsieur l'évangéliste Wahlen qui nous rend souvent visite.

Le jour de Noël, quelques membres du chœur de Schermen nous font plaisir en venant chanter. La chère malade aime tellement le chant, elle nous a souvent demandé de chanter nous-mêmes des pièces tirées du psautier. Dès le Nouvel An, elle perd de temps en temps conscience, ce que nous devons accepter avec douleur. Nous sommes cependant contents que notre belle-fille Elise d'Urtenen et notre fille Emma nous assistent si fidèlement. Notre fille Marie de Mont-Soleil vient aussi pour aider aux soins de la chère Maman. Depuis le 10 janvier 1926 environ, elle n'arrive plus à vomir le mucus et la bile qui s'accumulent dans son estomac, ce qui a pour conséquence qu'elle n'avale plus rien, à part un peu de cognac avec de l'eau sucrée ou de la citronnade. Le 17 janvier, l'inquiétude est si grande que le médecin lui fait une injection sous-cutanée, ce qu'il n'a jamais aimé faire, mais juge maintenant nécessaire. Il a prescrit depuis longtemps un calmant qu'on lui administre le soir sous forme de lavement, mais qui n'a plus d'effet. Depuis ce moment, elle a de moins en moins souvent sa conscience, ce que nous ressentons d'une manière profondément douloureuse et qui nous fait penser que la dernière bataille sur cette terre est imminente pour notre épouse chérie.

Le soir du 20 janvier, nos filles Anna, Emma et Marie, l'infirmière et moi-même, sommes rassemblés autour du lit d'agonie, à écouter la respiration de plus en plus faible. À trois heures et quart du matin, le cher coeur s'arrête de battre.

Même si nous lui avons souhaité la Paix, et qu'elle s'est endormie avec une expression de bonheur sur son cher visage, nous n'arrivons pas à croire que cette bouche aimée s'est tue à jamais. Tant qu'elle avait sa conscience, elle s'est fait du souci pour sa famille, toute sa vie n'a été qu'amour et travail. Ces jours-là, j'ai dû apprendre ce que cela signifie d'être séparé d'une compagne avec laquelle on a partagé joies et chagrins pendant 48 ans. C'est généralement avec l'âge que l'on devient si dépendants l'un de

l'autre, et pourtant je remercie Dieu pour sa longue patience avec nous et pour nous avoir laissé vivre les dernières années ici, en paix, même si nous avons pleinement conscience qu'un jour il y a une fin et que l'on doit se séparer l'un de l'autre. Maintenant que c'est arrivé, reste l'espoir de nous retrouver là où il n'y a plus de peines ni de pleurs, là où Dieu essuie toutes les larmes.

Les obsèques ont été fixées au 25 janvier, le faire-part mentionne le verset de l'Épître aux Corinthiens II.5.1 *«Nous savons en effet que, si cette maison où nous habitons sur la terre est détruite, nous avons dans le ciel un édifice qui est l'ouvrage de Dieu, une demeure éternelle qui n'a pas été faite de main d'homme.»*

Nous avons demandé au pasteur Rickli de l'église de Nydeck d'assurer la prédication de la cérémonie funèbre. Il accepte volontiers, ayant rendu visite à Maman dans les derniers jours. Il décrit le parcours de vie de la disparue comme celui d'une épouse et d'une mère loyale, sur le thème de «Tant que tu as encore ta mère...» qui a profondément touché toute l'assemblée. Comme support à la prière, le verset cité ci-dessus, dont le contenu fixe le but ultime de notre vie sur la terre.

Il reste encore à prendre le chemin du cimetière, ce chemin que j'ai pris si souvent avec la disparue lorsqu'elle était encore en bonne santé. Il y a bien 200 personnes pour rendre les derniers honneurs à la chère disparue, parmi eux l'Économiste de l'Hôpital von Wyttenbach, Monsieur Edgar et Madame Richard von Müller. Devant le corbillard avance le char avec lequel je suis allé de nombreuses fois au marché avec la Maman, arrangé en transport de fleurs. Parmi la quantité de couronnes magnifiques, celles de l'Hôpital des Bourgeois de Berne, de la famille von Müller de Hofwil, de la famille Fritz Pulfer. C'est pour nous tous un fort soutien moral de voir comment elle, femme si simple et sans prétention dans sa vie, a été honorée.

Sur la tombe, Monsieur Wahlen prononce encore des paroles de consolation touchant très profondément notre âme, sur le départ vers notre patrie future pour laquelle chacun d'entre nous sera appelé à quitter ce monde, sans connaître ni le jour ni l'heure. Après la bénédiction et des remerciements à toutes les personnes présentes, nous prenons congé de la chère tombe où repose désormais la personne que j'ai la plus chérie en ce monde. Je sais pourtant qu'elle a laissé un bel héritage en nos enfants auprès desquels je suis convaincu, dans ma solitude, que je serai le bienvenu jusqu'à mon propre enterrement. Et alors, ce que j'espère de la part de Dieu, nous serons à nouveau réunis.

Tant que tu as encore ta mère, remercie Dieu et réjouis-t'en;
Tous n'ont pas droit à ce bonheur sur cette terre.
Tant que tu as encore ta mère, prends soin d'elle avec amour,
Pour qu'un jour elle puisse reposer sa tête fatiguée en toute tranquillité.

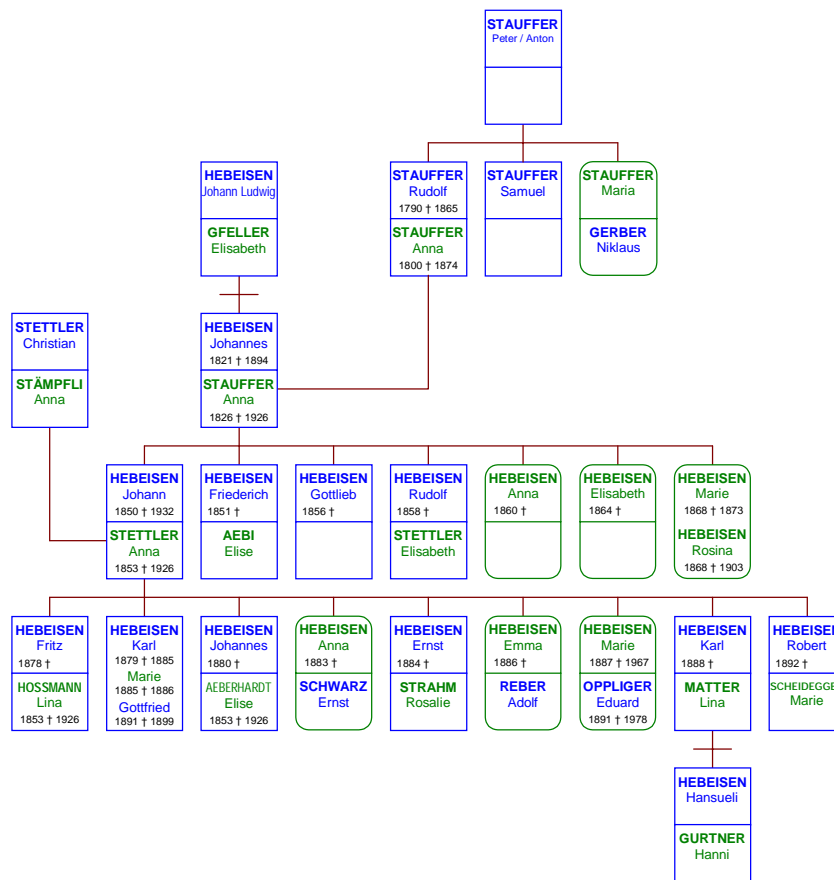
Depuis les premiers jours, elle a vécu inquiète pour toi.
Elle t'a calmé le soir, t'a réveillé le matin en t'embrassant.
Si tu étais malade, elle te soignait, toi qu'elle a enfanté dans la douleur.
Quand tous t'abandonnaient, ta mère, elle, ne te laissait pas perdre espoir.

Elle t'a appris les versets pieux; la première, elle t'a appris à parler.
Elle a joint tes mains, et t'a appris à prier Dieu.
Elle a guidé ton esprit d'enfant, elle a veillé sur ta jeunesse,
Sa plus belle récompense, c'est que tu suives un chemin vertueux.

Et tu n'as plus de mère, tu ne peux plus la rendre heureuse,
Mais tu peux encore décorer sa tombe fraîche de couronnes de fleurs.
La tombe d'une mère, une tombe sacrée! Pour toi, le lieu à jamais le plus saint.
Ô tourne-toi vers cet endroit quand les flots de la vie déferlent autour de toi!

Ainsi se termine la chronique du Wankdorf écrite par Johann Hebeisen à la fin de sa vie. Johann mourra au Stöckli le 27 décembre 1932, après avoir remis son exploitation à son fils Karl Hebeisen-Matter. Ce dernier la dirigera, puis la transmettra à son fils Hansueli et se retirera au Stöckli. Comme d'autres domaines agricoles riches de traditions, le Wankdorf, déjà partiellement démoli, ne pouvait plus résister à la ville envahissante. Le 21 mars 1961, s'arrête l'histoire de son exploitation plusieurs fois centenaire : La famille du petit-fils Hansueli Hebeisen déménage à Rumendingen, près de Wynigen, sur un domaine loin des lignes de chemin de fer et des autoroutes, avec tout le bétail et le contenu de la ferme du Wankdorf, en une colonne de 18 chars tirés par 10 tracteurs.

La famille de Rösli Woodtli-Hebeisen a vécu encore quelques années heureuses sur la terre des ancêtres jusqu'à ce qu'en juillet 1972 les bulldozers fassent s'écrouler ce qui restait des vieux murs et de la puissante charpente.



Arbre généalogique des personnages de la famille cités dans cette chronique

Notes :

Le manuscrit original de cette chronique est entre les mains de Madame Rösli Woodtli-Hebeisen, à Rubigen.

- (1) Engerlingsfrass manger de la bouillie de vers blancs
- (2) La famille Hebeisen est originaire de Langnau
- (3) L'Hôpital des Bourgeois de Berne, propriétaire du domaine du Wankdorf
- (4) Respectivement 41 et 5 Jucharten bernois
- (5) 80 Jucharten
- (6) Marie, dite Roseli, décédée en 1883
- (7) 174 Jucharten
- (8) 8 Klafter
- (9) Anna, l'épouse de l'auteur